

Troisième Cahier

Sciences, techniques, puissances et tragédies

ou

Le principe de mortalité

« Si la mort est un mystère
La vie n'a rien de tendre.
Si le ciel est un enfer
Le ciel peut bien attendre.
Dis-moi,
Dans ces vents contraires,
comment s'y prendre ?
Plus rien n'a de sens, plus rien ne va. »

Mylène Farmer

Face aux 20^{ème} et 21ème siècles

Nous voudrions maintenant envisager ce qu'il advient de la question du sens face à l'évolution actuelle de nos sociétés hyper-développées. Pour ce, il s'agira de envisager le rôle des sciences et des techniques dans l'histoire récente. Bien des situations tragiques se sont manifestées et sont à venir.

Le système social comme substitut au sens à l'existence ?

L'organisation sociale vise en principe à une certaine harmonisation c'est-à-dire à diminuer, à neutraliser les tensions, les désordres existants. On pourrait parler d'un principe d'harmonie. Considérant que l'individu et la société sont constitués d'un ensemble d'éléments différents, le principe d'harmonie réside dans le fait que chaque différence trouve une place dans un ensemble où chaque différence doit être en relation avec les autres. Ce genre de situation n'est possible que grâce à des lois organisatrices basées sur une « essence », une conception générale de la vie.

Cette « essence » n'est pas le sens : par exemple, les lois d'une économie libérale ne peuvent pas être prises pour le sens de l'existence pas plus que les principes d'organisation de l'utopie communiste. Tout au plus, on pourra dire qu'une loi conditionne la possibilité d'un sens à l'existence mais que celui-ci ne peut s'y réduire sans dommages.

Nous avons vu que le sens ne peut surgir que d'une structure créatrice de nouvelles différences, de nouvelles relations. Or un problème surgit du fait que cette situation créatrice de diversité, de richesses et d'inventions multiples est identifiable en partie à la situation des sociétés techniciennes occidentales mais au-delà, d'un certain seuil, elles peuvent apparaître aussi comme une source de non-sens c'est-à-dire de non-communication et par là, de destruction. C'est ce que nous allons examiner.

Les sociétés techniciennes occidentales comme sources de non-sens.

Les sociétés occidentales offrent actuellement le spectacle de sociétés où la diversité est telle qu'elle est à la limite source de non-sens. La cause essentielle est qu'une concurrence effrénée et un individualisme exacerbé font apparaître de nouvelles différences dans un environnement très administré. Les différences ainsi créées dans un tel contexte sont nombreuses, mais à la fois peu différenciées et très différenciées. Pour gérer cette situation, l'ensemble des lois et des réglementations n'arrêtent pas de grandir, d'augmenter en volume. Si la loi gagne en raffinement, elle perd sa capacité à orienter, à former.

« Des individus ayant peu d'autonomie sont capables d'accepter un rythme de changement rapide. Il en résulte un grave problème : la rapidité de l'évolution sociale risque de multiplier le nombre d'individus manquant d'autonomie, et ceux-ci en retour favoriseront la rapidité du changement. »

B.Bettelheim

Plus précisément, dans nos sociétés occidentales, on pourrait dire que la loi n'existe plus qu'en fonction des contraintes d'une libre circulation sollicitée par le marché. La nécessité d'une loi, autre que fonctionnelle est contestée. En effet, à partir du moment où la loi n'est plus qu'un code de circulation, celle-ci dans son rapport aux personnes tend à devenir un catalogue de cas particuliers, une loi « personnalisée » c'est-à-dire qu'elle se trouve très fortement amendée. Dans ce contexte, c'est en fait une utopie de croire que la loi a encore un rôle socialisant. Car paradoxalement, c'est au moment où la loi est « personnalisée » que risque d'apparaître avec le plus d'intensité l'arbitraire de chacun au niveau social. D'une part, une loi faite de cas particuliers devient un « casse-tête chinois » mais surtout, elle enferme, enfonce chacun dans sa folie particulière au lieu de l'en faire sortir dans la confrontation ou de le structurer par le refoulement et la sublimation.

Le surgissement radical de la question du sens comme symptôme du vide culturel de nos sociétés.

Dans les sociétés occidentales plus qu'ailleurs, beaucoup sont persuadés qu'il n'y a pas d'essences humaines, pas plus qu'il n'y a d'essences sociales à rejoindre : la scène est vide. La question du sens

Sublimation (dict.) : action de purifier, de transformer en élevant ; (psychan.), transformation des pulsions inacceptables, occasionnant des conflits intérieurs, en valeurs socialement reconnues.

Petit Robert

« Nous sommes peut-être en ce point où le processus de rationalisation est assez avancé déjà pour que nous puissions commencer à sentir d'une manière concrète les possibilités qu'il annonce, et en même temps nous rendre compte d'une manière saisissante de la terrible menace d'étouffement qu'il fait peser sur la vie. »

J.Ladrière

de l'existence peut se poser, plus rien n'y fait obstacle et ne semble s'y substituer ou la masquer comme avant où une loi de nature religieuse, sociale ou culturelle pouvait toujours apparaître comme le sens de l'existence. A vrai dire, si le passage forcé par la définition d'une essence peut apparaître superflu, de l'ordre du préjugé, c'est parce que tout simplement, un appareil technique et organisationnel structure l'espace social comme jamais cela ne s'est produit dans l'histoire de l'Humanité. De plus, cet appareil technique et organisationnel semble avoir sa propre dynamique. Aussi fascine-t-il et engloutit-il les énergies critiques. Cette fascination est d'autant plus forte que l'appareil technique et organisationnel encourage par sa multiplication des possibles, l'enfoncement, l'enfermement de chacun dans sa « folie » personnelle. Bref, toutes les techniques permettent à chacun d'être de plus en plus près de son désir originel tout en étant parmi les autres.

Ainsi, aujourd'hui, la diversité entre les individus est maximale et peut apparaître, être ressentie comme un ensemble de solitudes sans communion, sans finalité autre que ce qui permet cet état de choses, à savoir la techno-science. On « communit » dans la technique et tous ses artifices (gadgets et objets électroniques), ou pas du tout : il ne semble pas y avoir d'alternatives. Les diversités d'un autre type que la techno-science ne peuvent être reconnues comme fondamentales. A la limite, il y a une ignorance des différences personnelles, culturelles, bref, rejet de la dimension du sens. Cette dimension est dans la reconnaissance d'une altérité radicale, d'un espace autre pour aller plus loin, pour penser, vivre autrement, ce qui concrètement a pour conséquence, par exemple, pour l'adulte de reconnaître et de protéger l'enfant, pour le scientifique de reconnaître et de protéger le poète ou le religieux...

Quelle régulation dans les sociétés techniciennes ?

« Il lui suffisait que l'affreux accident pût être intégré ainsi dans un ordre quelconque, et devenir un problème technique qui ne la concernait plus directement. »

R.Musil

Les sociétés techniciennes occidentales sont cependant un modèle de perfection dans leur genre. Qu'est-ce à dire ? Hé bien, qu'elles mettent en action une masse énorme de savoirs, de techniques et de biens qui sont au service en même temps que servis par une masse d'individus qui sont considérés en principe chacun comme une fin en soi, une personne, une forme unique. La gestion de pareille société s'appuie sur la structure d'une économie libérale couplée à une structure politique de type démocratique.

Cependant, de plus en plus face à la réussite même de ces sociétés, l'on est en droit de se demander si la structure économique n'est pas la seule structure existante, le statut de citoyen s'effaçant de plus en plus pour le

« Dans une société convenablement organisée comme la nôtre, personne n'a l'occasion d'être noble ou héroïque. »

A.Huxley

seul statut de consommateur-travailleur ou chômeur... Et pourtant, la tendance à la réduction des acteurs sociaux à la seule logique économique est cachée ou au mieux légitimée par la formidable diversité des comportements tolérés et des initiatives encouragées.

Paradoxalement, cette diversité est menacée d'essoufflement par sa richesse même qui d'une part, isole l'individu et d'autre part, semble indiquer, que quoique fasse le sujet, son comportement, sa pensée sont sans aucune importance ou influence sur les processus techniques qui conditionnent la vie sociale. La diversité, de fondamentale qu'elle était, se trouve totalement relativisée, et au-delà perçue comme négative : la diversité devient un non-sens dans cet environnement où tout ce qui n'est pas fonctionnel, peut exister sans être estimé ou menacé. Plus concrètement, l'épanouissement personnel se fait au prix d'une atomisation sociale qui rend le sujet embarrassé de sa personnalité et par là, fragile et manipulable.

« Les médias, étant agents d'unification de l'Histoire planétaire, amplifient et canalisent le processus de réduction : ils distribuent dans le monde entier les mêmes simplifications et clichés susceptibles d'être acceptés par le plus grand nombre, par tous, par la humanité entière. »

M. Kundera

Une certaine dérégulation sociale est prônée : plus de marché pour libérer la société... Mais cette dérégulation si elle a certains effets attendus, elle en a d'autres moins directement visibles, c'est d'ajouter à l'atomisation de la société, ce qui a pour conséquence d'engager un processus de recherche d'identité. Ce processus de recherche d'identité a conduit dans un passé récent à un retour et à une exaltation de valeurs traditionnelles et nationales légitimées de façon pseudo-scientifique. Actuellement, ce processus de recherche d'identité est béant: il est utilisé par le discours publicitaire qui le nourrit et l'entretient en précipitant l'acquisition de biens matériels inadéquats ou superflus comme réponse identitaire. Aussi, l'emballement de la consommation et de la production vont en s'accéléralant constamment et apparaissent comme l'unique horizon. Nous avons à faire aujourd'hui, non à une dictature religieuse ou politique mais à une dictature commerciale.

Une régulation interne ou une régulation externe ?

Aujourd'hui, c'est l'assimilation ou l'adaptation de la personne aux techniques qui est présentée comme l'idéal, comme le sens. Cette exigence se paie d'une compensation matérielle qui est avancée comme le signe d'une libération, d'une maximalisation de l'épanouissement personnel. Cette compensation conduit à une inflation narcissique. Cette inflation narcissique peut être cernée en ces termes : plus la vie sociale devient contraignante, plus la vie privée doit être libéralisée, loin de toute régularisation sociale.

« L'ensemble des problèmes soulevés par la technique se ramène en définitive à une question de puissance...C'est la démesure des moyens qui provoque la crise. »

J.Ellul

Ces transformations amputées de la dimension du sens sont dangereuses car elles peuvent être la source d'une irrationalité et d'une violence qui auront la puissance des effets multiplicateurs de la technique, et surtout, elles peuvent être la source d'une demande renouvelée d'une image surpuissante de soi via un maître ou un gourou. C'est ainsi qu'à un moment donné peut se produire le basculement d'un système social d'un état à un autre. L'histoire récente des sociétés techniciennes a malheureusement donné lieu à quelques tragiques exemples de dérives de ce type. Nous pensons en particulier au nazisme et au communisme.

Les transformations sociales qui correspondent à ces évolutions pourraient être analysées comme étant un problème de régulation sociale. C'est ce que propose B.Bettelheim qui distingue une régulation sociale interne où les relations interpersonnelles (parents, professeurs) construisent la personnalité de l'individu, et une régulation sociale externe où des pressions médiatiques et matérielles dirigent l'individu.

« Diotime avait découvert ainsi qu'elle souffrait comme tous ses contemporains, de ce mal qu'on appelle civilisation. C'est un état embarrassant où se confondent le savon, les ondes hertziennes, l'arrogant langage chiffré des mathématiques et de la chimie, l'économie politique, la recherche expérimentale, l'impossibilité pour l'homme d'accéder à une communauté simple mais noble. »

R. Musil

Citons Bettelheim : « Moins les générations successives apprennent à juger et à mettre en pratique les mœurs de la société par une identification réussie à leurs parents et leurs professeurs, plus la société doit exercer des pressions pour pouvoir fonctionner. C'est pourquoi la régulation de masse essaie de compenser son indigence affective par ses artifices.

En l'absence d'identité personnelle, l'individu cherche un substitut en dehors de lui-même. En dernière analyse, il se tourne vers l'Etat...

La bureaucratie, les faiseurs de modes anonymes et les sources d'information impersonnelles sont les artifices qu'utilise l'Etat de masse pour réguler la société. Ces agents se dérobent à la responsabilité individuelle derrière le masque de l'objectivité et du service rendu à la communauté. Tous exercent la régulation par la persuasion en usant des moyens de communication de masse qui incitent l'homme à croire qu'il désire et a besoin de ce que la propagande fait miroiter à ses yeux. Au lieu de chercher des satisfactions adaptées à sa personnalité propre et aux circonstances particulières de sa condition, il accepte ce que lui offrent ceux qui dirigent le processus de production, les mass média et les masses elles-mêmes...

En d'autres termes, une époque qui offre tant de possibilités d'échapper à l'identité personnelle en raison du confort et des distractions qu'elle propose exige un renforcement proportionnel du sentiment d'identité. Une époque qui incite l'homme à laisser la machine pourvoir à ce qui est essentiel à son existence exige, plus qu'aucune autre, que l'homme discerne clairement ce qui est essentiel et ce qui est contingent, notion dont il n'avait guère besoin lorsque le superflu est rare. »

« La vérité est que la science a favorisé l'idée d'une force intellectuelle, rude et sobre qui rend franchement insupportables toutes les vieilles représentations métaphysiques et morales de la race humaine, bien qu'elle ne puisse leur substituer qu'une espérance : celle qu'un jour lointain viendra où une race de conquérants intellectuels pourra enfin s'établir dans la vallée de l'abondance spirituelle. »

R.Musil

Le danger de cette régulation sociale de masse dite externe avec cette négation en définitive de la dimension du sens ou d'une interrogation sur le sens peut être caché tant que l'idée de la toute-puissance de la science et de la technique n'est pas remise en question. Cette remise en question est au centre de la dernière partie de cet essai. Pour ce, nous partirons des deux grands totalitarismes, deux grandes utopies et folies meurtrières du 20^{ème} siècle, le nazisme et le communisme.

La question du sens dans une société folle.

Tentons de rencontrer ce qu'a été l'élimination de millions de personnes humaines de nationalité juive ou autre dans l'abîme des camps de concentration et d'extermination entre 1933 et 1945. Cet innommable, ce projet fou a vu le jour dans une société occidentale qui avait atteint le plus haut degré de civilisation, que ce soit au plan scientifique ou philosophique. On y trouvait la plus forte concentration de prix Nobel, par exemple... En fait, le niveau élevé d'instruction et une production alimentaire suffisante n'ont pas permis d'enrayer les dérèglements sociaux issus de la crise économique de 1929. Ces dérèglements pouvaient être conjurés de deux manières, soit le retour à une surabondance économique qui permet de laisser entre parenthèses la question des valeurs ou du sens dans la sphère strictement privée, soit l'unité d'un grand nombre par un discours « scientifico-culturel ». Dans les faits ce qui se produisit, ce fut l'unité par un discours pseudo-culturel qui permit dans un second temps, le retour à une abondance économique. En définitive, ce qui se marque en premier dans le monde occidental depuis le choc de la révolution industrielle, c'est une crise culturelle dont les crises économiques n'ont fait que révéler la profondeur...

Quoiqu'il en soit, ce qui nous importe ici, c'est le désarroi de l'individu face à la dérégulation sociale et économique. La question plus précise que nous voudrions formuler, est la suivante : quelle est la possibilité de l'individu de s'orienter devant, dans une folie sociale surtout s'il ne peut embrasser les déterminismes économiques ou politiques ? En fait, ce que nous posons là, c'est la possibilité pour l'individu de percevoir un sens indépendamment de la structure sociale ?

Comment demeurer une personne humaine dans une société folle ?

On a pu écrire qu'« après Auschwitz, il n'y a plus de poésie possible », on pourrait ajouter qu'il n'y a plus de sens possible. L'homme des sociétés techniciennes de masse peut se sentir dans une désespérante solitude : être seul ou avec les autres dans une organisation collective de meurtre et de destruction. Comment vivre cette solitude, ce déchirement de la communauté humaine ? Peut-on décider, même avec une majorité politique, de ce qui est humain de ce qui ne l'est pas ? Le juif, le slave, l'africain sont-ils des sous-hommes ? Un peuple parmi les plus avancés au plan scientifique et culturel, a pu décréter sur le sujet... Est-il possible d'échapper à la répétition de pareil cauchemar ou à son image, à savoir la vengeance des victimes sur leurs bourreaux où tout blanc est un homme coupable ?

Une façon de rencontrer le problème, est de décider qu'il ne peut y avoir de débats sur la question de l'Humanité. Il n'y a pas d'essence humaine. Procéder de la sorte, c'est choisir de refouler la plus intime des questions humaines, et c'est prendre le risque de voir surgir des aveuglements collectifs formés autour de questions de détails... A notre avis, il n'y a pas d'autres issues que de traquer nos démons, de conquérir l'humanité par la pensée, de croire à cette faculté qui est la caractéristique la plus fondamentale de l'espèce humaine.

Ici, nous voudrions privilégier un aspect des témoignages de l'enfer concentrationnaire où le pire ennemi du prisonnier était son voisin, un enfer où « le père et le fils se disputaient le même pain ». Pour ce, nous voudrions d'abord évoquer un poème de Celan, poète allemand qui a connu les camps, a survécu et s'est finalement suicidé en 1970 après une rencontre avec le philosophe Martin Heidegger, partisan du nazisme.

« Il me dit, du fond de son expérience : « Il faut vous décider. Voulez-vous vivre ou mourir ? Si vous vous en moquez, ne mangez pas. Mais si vous voulez vivre, il faut prendre la décision de manger chaque fois que vous le pourrez, déféquez afin d'être assuré que votre corps fonctionne. Et chaque fois que vous aurez une minute, ne la perdez pas en bavardages, lisez ou dormez. »

B.Bettelheim

Il y avait de la terre en eux, et ils creusaient.

*Ils creusaient, creusaient, ainsi passa leur jour, leur nuit.
Ils ne louaient pas Dieu*

*qui – entendaient-ils – voulait tout ça,
qui – entendaient-ils – savait tout ça.
Ils creusaient, et n'entendaient plus rien ;
ils devinrent sages, n'inventèrent pas de chanson,*

« Le silence des espaces
infinis m'effraie. »

Pascal

*n'imaginèrent aucune sorte de langue.
Ils creusaient.*

*Il vint un calme, il vint une tempête,
vinrent toutes les mers.
Je creuse, tu creuses, il creuse aussi le ver,
et ce qui chante là-bas dit : ils creusent.*

*O un, ô nul, ô toi, personne :
Où ça menait, si vers nulle part ?
O tu creuses, et je creuse, me creuse jusqu'à toi,*

à notre doigt l'anneau s'éveille.

Dans ce poème sans titre, ce qui s'exprime, c'est d'une part le désir de mourir, de creuser sa tombe, mais d'autre part, vers la fin du poème, l'espoir d'être rejoint, de faire découvrir une solidarité, un monde commun, non par le vide, l'absence mais par ce qui entoure cette absence, à savoir la terre.

La terre qui entoure le vide du trou des exterminés, peut devenir le signe d'une alliance avec les vivants s'ils cherchent à comprendre, s'ils y glissent un doigt, la main, leur corps...

« - Depuis ce temps-là, il
y a eu un décret et le
soleil est au plus haut
quand il est une heure.

- Et c'est un
décret de qui ?
- Du pouvoir
soviétique. »

A.Soljenitsyne

D'après ce poème, les hommes partagent avec ces disparus, non pas un ciel qui est avant tout un silence, mais une terre. Cette fascination pour l'élément originel, on en trouve un écho dans l'histoire de nombreux prisonniers qui face à la folie collective, ont redécouvert la présence de la nature. Cette présence de la nature qui échappe à l'emprise des hommes, s'indique dans le mouvement des astres ou les allées et venues d'un moineau sur le bord de l'ouverture d'une geôle... voire d'un ver de terre qui constitue la biomasse la plus importante sur Terre.

Cette attention à la nature traduit une inversion fondamentale, celle où la nature n'est plus l'ennemi millénaire à vaincre ou à domestiquer, mais apparaît malgré sa non-humanité, son indifférence comme une alliée dont la puissance, la complexité et la diversité jugent comme dérisoires le simplisme de positions idéologiques... Autrement dit, l'humanité peut trouver un enracinement, une résonance au-delà et en de ça de structures culturelles perverses ou terroristes.

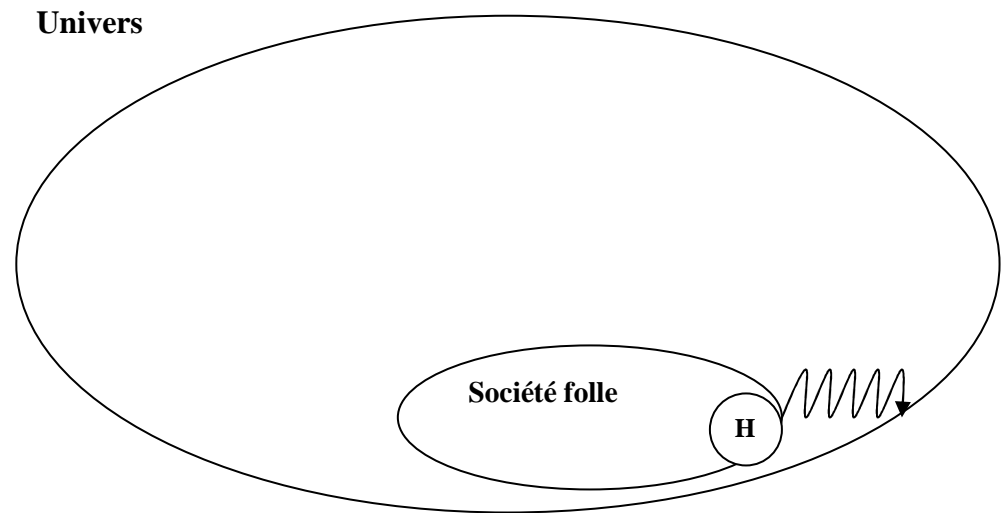
« Aux camps, Choukov s'est bien des fois rappelé la façon dont on mangeait, autrefois à la campagne: les pommes de terre, par pleines poêlées, la kacha, par pleines potées... C'est pas comme ça qu'on doit faire, c'est ce qu'il a compris dans les camps. On doit manger en ne pensant absolument qu'à ça... »

A.Soljénitsyne

« L'espace, Staline l'avait lui-même décrit comme la condition fondamentale de l'existence de la matière. Mais s'étant rendu maître d'un sixième de la matière terrestre, il avait commencé à en avoir peur. Mais c'était ce qu'il y avait d'agréable dans son bureau de nuit : là, il n'y avait pas d'espace. »

A.Soljénitsyne

Nous pourrions tenter le schéma suivant où *un individu (H) parvient à se maintenir en vie à la marge de sa propre société devenue totalitaire, grâce à une résonance avec l'univers naturel, sorte d'au-delà social et temporel, et ceci par le biais de la lumière d'une étoile lointaine, du passage d'un moineau ou du goût d'un aliment ordinaire.*



Insistons en disant que souvent conscientes de leur simplisme ou leur perversité, les idéologies ont le souci de se donner une légitimité scientifique. Cette préoccupation traduit un fait majeur du 20ème siècle : la place de la science comme référence ultime. La démarche scientifique malgré les généralisations auxquelles elle aboutit, enseigne une attention à la diversité, à la complexité et à l'infime petit détail.... Aussi en se prétendant scientifique, une idéologie trouve la meilleure stratégie pour nier son simplisme originel... Notons que ce simplisme idéologique rejaillit dans l'activité scientifique pour la pervertir à son tour (expérimentation humaine nazie, rejet communiste de la relativité d'Einstein et de la génétique par Lyssenko).

Il n'y a pas de raisons pour que cette stratégie de légitimation ne continue pas à se perpétuer, tant le prestige de la science est grand. Mais une question alors s'impose : c'est celle du crédit à accorder à la culture au sens traditionnel, ou encore à tout ce qui n'est pas scientifique ou technique comme les religions, les arts, le discours politique, la beauté de la nature...

Que faire face aux dangers des totalitarismes politico-scientifiques ?

Plus de sciences et de techniques en tout et partout, semblent être la réponse la plus courante, ce qui équivaut à une défiance totale vis-à-vis des cultures qui ne peuvent être qu'un ramassis de préjugés et d'a priori. La piste de réflexion que nous proposons est différente et est double : envisager d'une part, la redécouverte de la culture traditionnelle à partir des questions que rencontre l'élaboration des sciences, d'autre part, la mise en évidence d'une subversion de la logique de la puissance dans l'ordre même des sciences.

1. La redécouverte de la culture traditionnelle à partir des sciences.

Le champ des sciences et des techniques s'élargit de plus en plus, et s'élargira encore. Mais nul ne peut prédire la forme que prendra cet élargissement qui peut se faire en relativisant tout l'édifice déjà élaboré. Pensons à ce propos aux bouleversements qu'ont apporté la relativité et la physique quantique, et dont on n'a pas fini de percevoir les effets. On peut cependant avancer que les domaines comme les mécanismes de l'évolution de la matière, de la vie et de l'intelligence artificielle sont d'une immensité et d'une complexité sans équivalent. Un retour à l'histoire des sciences et des techniques est probablement la meilleure introduction à l'ouverture d'esprit et la meilleure des préparations aux bouleversements qui nous attendent.

« L'histoire des sciences montre que les plus grands progrès ont été effectués par des penseurs audacieux qui ont aperçu des voies nouvelles et fécondes que d'autres n'apercevaient pas. »

L. de Broglie

Ainsi, l'histoire des sciences apprend très vite combien une culture superficielle, une fascination pour une rentabilité immédiate, une spécialisation à outrance, un corporatisme professionnel, et un dédain pour l'enseignement sont des obstacles majeurs, non à des adaptations rapides, mais à des véritables travaux créatifs.

« Dans le domaine des sciences, tout se passe avec la même force, la même souveraineté, la même magnificence que dans les contes. »

R. Musil

Mais plus encore, l'histoire des sciences montre que les sciences dans leur devenir ont besoin d'un espace qui ne soit pas scientifique mais artistique, voire religieux, et appelle le respect des comportements humains, les plus divers et les plus nuancés, bref, un espace pour le respect de la personne humaine, telle que nous l'avons esquissée.

« Aucune voie logique ne conduit aux lois élémentaires universelles, mais la seule intuition, qui repose sur une intelligence compréhensible. »

A.Einstein

« Toute découverte de la science pure est subversive en puissance. »

A.Huxley

« Ce que Lorenz appelle joliment « l'effet papillon » : le vol capricieux d'un papillon provoque un déplacement d'air qui influencera sur le temps, non pas demain, sans doute mais dans un an. »

I.Ekeland

2. La subversion de la logique de la puissance inscrite dans le développement des sciences.

Le 20^{ème} siècle a vu les sciences et les techniques faire des progrès prodigieux tout en montrant des possibilités monstrueuses, celle de l'élimination d'êtres humains d'une façon industrielle (Auschwitz) et celle de la destruction instantanée d'une ville (Hiroshima, Nagasaki) par un grain de matière.

Aujourd'hui, l'humanité a une capacité d'autodestruction qui peut être dans le chef de quelques uns, et aussi être le fruit d'un aveuglement collectif. Malgré les procédures de contrôle qui peuvent exister, la puissance techno-scientifique place les sociétés humaines devant l'obligation d'un acte de foi dans l'existence d'un sentiment humanitaire bien partagé et l'obligation d'imposer des limites à l'infini des possibles techniques sinon elles se trouvent devant l'urgence de conditionner, d'aveugler au maximum leurs citoyens, voire de produire des robots excluant l'imprévisible.

Autrement dit, la puissance techno-scientifique, par ses aspects destructeurs, appelle soit la robotisation de l'humanité pour en exclure l'imprévisible soit, la prise de conscience qu'une plus grande humanité doit être le fait d'une recherche, d'une culture commune n'excluant pas la diversité, et être l'enjeu d'une communication mondiale via l'Internet. Cette alternative est en cours sans qu'on puisse en prévoir l'issue.

Mais voici que parallèlement au développement d'une puissance techno-scientifique monstrueuse, la recherche scientifique met en évidence qu'un élément infime peut orienter, influencer dans des proportions tout à fait imprévisible tout un système après un certain temps (effet papillon).

Voici le moment d'indiquer peut-être mieux qu'auparavant comment la question du sens semble connaître une inscription matérielle dans son surgissement et dans son éventuelle résolution.

La question du sens et les évolutions.

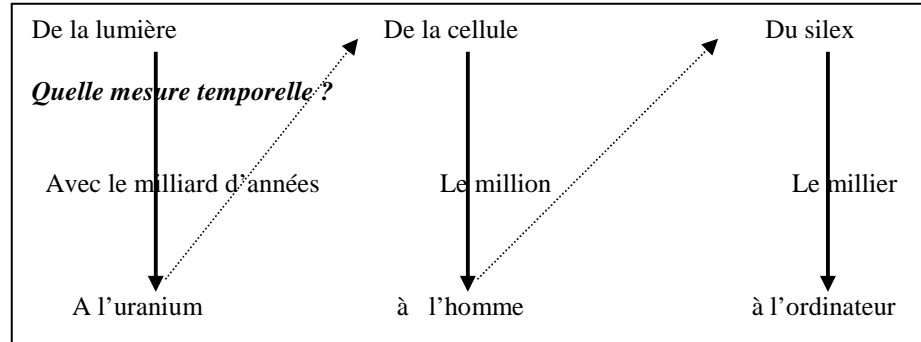
Si la question du sens peut apparaître pour elle-même, c'est parce qu'elle se place sur fond d'un bien-être matériel techniquement accessible, sur fond des menaces inhérentes nucléaire, chimiques, virales et climatiques mais aussi sur fond de découvertes scientifiques, celle principalement de l'Evolution ou des évolutions de la matière, de la vie et de l'histoire. Par évolution, nous entendons passage d'un état

simple à des états plus complexes.

Illustrons ces trois évolutions par un bref schéma :

« L'observation est un acte de création qui doit rester adéquat aux lois générales. La méthode scientifique nous a appris à cliver les objets d'observations en différents niveaux d'organisation qui ne sont pas exclusifs les uns des autres. C'est la méthode qui est exclusive et non l'objet observé. »

B.Cyrulnik



Traçons à grands traits les bilans de ces découvertes. Remarquons que l'ordre de ces découvertes est l'inverse de celui de leur présentation : l'évolution a d'abord été une évidence dans le domaine des faits humains, l'histoire, puis dans celui de l'histoire biologique, et enfin, la matière qui au départ était synonyme de permanence, d'immobilité.

Aujourd'hui, au point de vue de l'évolution de la matière, les astronomes lisent dans l'espace combien l'état actuel de l'univers en expansion n'était possible au départ dans des contraintes très précises : une petite différence dans ces contraintes initiales aurait donné un univers fort peu varié, quelques éléments chimiques au lieu de la diversité du tableau de Mendeleïev. Ils lisent combien sur le fond d'un désordre croissant (entropie) est rendu possible l'apparition d'ordres nouveaux, comme celui de la vie qui avec son produit final actuel, l'être humain, interroge le fait même de l'évolution et de son sens.

Précisément du point de vue de l'évolution de la vie, les biologistes et les paléontologistes lisent dans les fossiles et la matière vivante, la mise en place et le dynamisme des éléments et des relations qui ont permis de passer de la cellule à l'homo sapiens. Ces découvertes sont d'autant plus importantes que l'impérialisme de l'espèce humaine aurait bien tendance à masquer, à effacer sa parenté avec le monde animal et ces conditions de survie.

Et enfin, plus près de nous dans le temps, le point de vue de l'histoire humaine est étudié par les historiens des sociétés et des sciences qui lisent les interconnexions étroites entre l'individuel, le collectif et le naturel. Ces interconnexions font naître des nouveautés heureuses ou tragiques au profit, semble-t-il, d'une complexification aujourd'hui combien menacée en même temps que menaçante.

« L'harmonisation des différentes branches de la connaissance scientifique se fait autour du thème de l'histoire de l'univers. »

H.Reeves

Les limites internes aux mathématiques.

« La nature, objet de science, est aussi ce qui a produit les hommes capables de science : cette exigence de compréhension cohérente ne doit certes pas trouver dans les théories scientifiques une réponse unique et suffisante. »

I. Prigogine
I. Stengers

Outre la référence aux évolutions, ce que les sciences découvrent dans leurs bagages, ce sont les limites inhérentes à leur outil principal, les mathématiques. Le théorème de Gödel a établi l'impossibilité pour tout discours formel de se fermer sur lui-même, de se fonder lui-même, de démontrer sa non-contradiction sans passer par un système formel qui lui-même est dans l'impossibilité de se fonder sans recourir à un autre système etc. Ce théorème ruine le rêve de découvrir un formalisme comme réalité ultime. Le matérialisme en physique a connu une semblable perte d'illusion avec la découverte que les électrons et les protons ne constituaient pas la réalité ultime de la matière. Cette déconvenue amène aujourd'hui dans le fait de certains physiciens un spiritualisme qui n'a pas son pareil dans l'ignorance des autres niveaux de réalités, par exemple biologique, psychologique et culturelle.

Une limite plus générale : l'écologie.

« Nous savons déjà que toute théorie, y compris scientifique, ne peut épuiser le réel, et enfermer son objet dans ses paradigmes. Elle est condamnée à demeurer ouverte c'est-à-dire inachevée, insuffisante. »

E. Morin

Il faudrait analyser les nombreuses limites que chaque science découvre en elle-même et qui conduisent chacune des sciences à l'obligation d'un travail interdisciplinaire. Devant cette obligation est apparue une nouvelle discipline, l'écologie. Précisément l'écologie animale ou humaine découvre les relations très étroites qui lient le développement et la survie des sociétés techniciennes ou non à une attention plus large, celle de l'environnement. La vie humaine se limite à la surface terrestre et à une bande atmosphérique : c'est un espace sphérique bien étroit où circulent des vents et des courants marins qui ne laissent aucun coin d'espace à l'abri des retombées industrielles de l'activité humaine. Cette situation nous rend solidaires dans la recherche de nouveaux modes de vie respectueux des conditions écologiques. A cet égard, le mode de vie matérialiste et industrielle actuelle doit être modifié d'une part, parce qu'il produit trop de déchets et de gaspillage et d'autre part, parce qu'il agresse sans limite le monde naturel, amenant ainsi l'apparition d'êtres vivants plus résistants (par exemple, adaptation de certains insectes au DDT, etc.), et enfin, ce mode de vie n'est pas extensible au reste de l'humanité, sauf si on condamne la moitié de l'humanité à vivre dans la misère... Il y a un réaménagement complet à faire de ce qu'on entend par développement et croissance. L'Occident, berceau de la Révolution industrielle, devrait – pour bien faire – s'y engager en premier et prouver sa capacité d'inventivité technique et culturelle.

« La fixation de limites est toujours constitutive de la société comme de la culture. L'illimité est la négation de l'humain comme de la culture. »

J. Ellul

La limite de l'écologie en tant que science.

« Trois facteurs ont combiné leurs effets pour mener l'état présent :

- d'abord, l'accroissement vertigineux des populations humaines.
- Ensuite, le perfectionnement des moyens techniques et l'augmentation massive de l'énergie disponible.
- Enfin, l'augmentation des besoins de chacun. »

J.Dorst

« Entrer dans l'illimité par l'usage de la drogue, transgresser les tabous sexuels, transgresser les relations familiales, l'autorité paternelle ou maritale, la politesse ou l'honnêteté, ce n'est pas faire acte véritable de transgression, car c'est aller exactement dans le sens de la technique. »

J.Ellul

Le problème de l'écologie en tant que discipline scientifique est qu'avant qu'elle ne puisse fournir des modèles d'analyse globaux qui puissent établir la dimension exacte des menaces et faire une unanimité politique, il est fort possible que de vastes catastrophes écologiques ou météorologiques se produiront.

Par exemple, ce qu'on peut retirer comme enseignement de l'accident de Tchernobyl en 1986, c'est que les nuisances de l'atome ne respectent pas les frontières des états, elles sont d'emblée internationales mais le danger aurait pu être en partie circonscrit si la sécurité des centrales de Tchernobyl avait pris en compte la dimension personnelle au lieu de la notion trop large du bien-être collectif qui peut toujours considérer comme négligeable la disparition ou l'irradiation d'une partie de la population, cette disparition étant considérée comme le prix à payer d'une révolution technique après celui d'une révolution politique. Or paradoxalement, une attention éthique pourrait autant prévenir ces dangers qu'une attention strictement technique : l'écologie en tant que science des relations ne peut que rencontrer la dimension éthique ou personnelle. Le non-respect de la personne peut être aussi signifiant au plan écologique que la constatation de la disparition de certaines espèces végétales comme les lichens par exemple... Donc, ce que nous supposons dans le chef du savoir écologique, c'est une très large ouverture, une attention qui dans son expression strictement scientifique risque cependant d'être très difficilement appréhendable et compréhensible par l'homme ordinaire. Cette limite que ne saurait résoudre une simple vulgarisation, commande une ouverture à la dimension religieuse.

La dimension religieuse.

Le terme « religieux » vient du latin « religare » ce qui veut dire « relier ».

Historiquement, on peut dire que les religions sont des discours totalisants qui reliaient tous les éléments de la vie entre eux. Ces discours et leurs pratiques avaient pour effet de faire entrer les humains dans un ordre à respecter : chaque chose ou être a sa place, l'en déranger est dangereux. Ainsi, le chasseur africain, le bushman, s'excuse auprès du zèbre qu'il vient de tuer, en espérant ne pas déranger l'ordre cosmique. Aujourd'hui, les discours religieux occupent une petite portion de l'univers social, ils se limitent à l'univers privé des personnes. En somme, on peut dire que le discours religieux est réduit à

des cadres moraux, des catalogues de principes et de rites vieillots.

« Le rôle de toute religion est d'établir entre l'homme et le reste du monde des rapports exacts. Et jamais, jamais de dresser entre le monde et l'homme des remparts de fumée et des murs d'illusions. »

R.Barjavel

Cependant, au départ des religions, il y a des expériences humaines, des discours et puis des concepts qui sont devenus des racines pour le développement social et culturel et ce, même si avec le temps, l'élan initial se retrouve institutionnaliser, voire fossiliser.

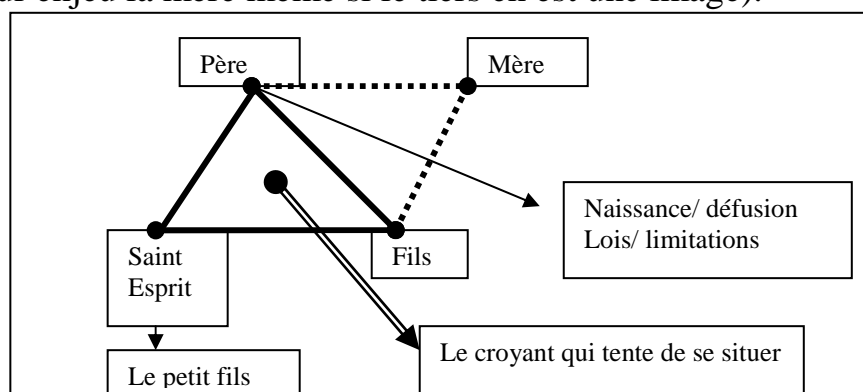
Il n'en reste pas moins que l'expérience religieuse est ce lieu où le foisonnement émotionnel peut donner forme et faire écho à des structures immanentes aux processus naturels d'émergence. Dans cet ordre d'idées, nous observons que des « inventions » littéraires ou mythologiques préfigurent et deviennent des concepts psychologiques (Narcisse, Œdipe, Dom Juan).

Ainsi, dans le domaine religieux, un concept théologique issu de l'histoire du Christianisme nous semble faire un écho intéressant à l'appréhension, à la formulation du sens de l'existence tel que nous avons tenté de l'explicitier : c'est le concept de la trinité.

Ce concept aux apparences polythéistes affirme qu'il y a trois personnes en un seul dieu (le père, le fils, le saint esprit). Ce concept nous semble comme un analogue du principe d'émergence à savoir qu'au cœur de la relation entre deux termes où l'un n'en vient pas à dominer l'autre, peut se construire une relation avec un troisième terme équivalent, la structure globale étant synonyme de communication parfaite.

Triangulation : dispositif physique qui démontre qu'un émetteur ne peut être situé avec précision que par rapport à trois points de réception.

Autrement dit, le concept de personne dans sa forme aboutie, humaine par excellence, divine dans un contexte théologique, serait une structure trinitaire. Il n'y aurait d'humanité que dans la structure trinitaire. On pourrait dire qu'aussi bien physiquement que psychologiquement, un être humain ne peut se situer et être situé que par triangulation. Dans cette structure trinitaire, ce qui s'indique comme réalité constitutive pour un individu, c'est le fait de lire qu'un ancêtre existe en accord avec un élément de filiation, tous deux par rapport à un projet commun. Autrement dit, le concept de trinité montre une situation intergénérationnelle accordée qui s'ouvre à un tiers nouveau (qui n'a plus pour enjeu la mère même si le tiers en est une image).



L'intérêt de ce dispositif est qu'il marque une forme du dépassement du triangle oedipien qui ne consacre pas la mort du père autour du corps de la mère mais son maintien et son dépassement dans une réconciliation pour autre chose, un tiers qui n'est pas pour autant la négation mais une image dépassée de celle-ci. Le concept de trinité apparaît comme une « figure » de réconciliation transgénérationnelle.

« Si quelqu'un de nos contemporains voulait comme Saint François ou comme toi, appeler les oiseaux ses frères, ce ne serait plus du tout suffisant, il devrait encore prendre sur soi de plonger dans les foyers, de s'enfoncer dans la terre avec le trolley d'un tram, d'aller patauger dans les égouts en suivant les tuyaux d'écoulement. »

R. Musil

En fait, l'accent mis sur la dimension de la personne n'a rien d'une réduction tant que celle-ci ne se trouve pas trahie en la ramenant au seul moi et donc en l'amputant de son troisième terme c'est-à-dire l'ouverture à l'Autre, l'Etranger qui pourrait être dans notre contexte, l'attention écologique et le tiers-monde. Aussi, dans la mesure où le sentiment religieux n'est pas fixation sur des objets sacrés ou des réalités-fétiches, il peut connaître une véritable réhabilitation dans nos sociétés techniciennes.

Par sentiment religieux, nous entendons cet état qui résulte d'un « phénomène de résonance » entre l'être humain et le monde qu'il perçoit ou connaît : le sentiment religieux greffe l'individu à une totalité qui ne peut être qu'ouverte. Or rien de mieux pour garantir la survie d'une civilisation que la dimension d'une transcendance, d'un Autre radicalement autre. Cet Autre est plus que la réalité sociale. C'est une ouverture qui met l'individu en relation avec une réalité plus large, celle d'une réalité naturelle qui embrasse le vide de l'espace originel jusqu'au cerveau de l'homo sapiens, en passant par les végétaux, les animaux et les différences culturelles. Cette remise en relation doit être double, à la fois poétique et scientifique, sinon elle s'évanouit très vite devant les difficultés du présent

En effet, si l'individu du 21^{ème} siècle entreprend de construire une autre relation à la nature, à son environnement, relation qui ne soit pas de pure domination ou d'exploitation même si d'antan, le discours religieux a pu légitimer pareille démarche, alors une autre manière d'être par rapport à la nature pourra survenir. Un prophète de cette vision particulière a existé, il s'appelle François d'Assise. Pour lui, la nature n'était pas un adversaire à soumettre, lui qui écartait les vers de terre de son chemin car il se trouvait incapable de les « reconstruire » : trop complexes, ces « sales » petites bêtes... Nous reprenons ici une partie de son poème intitulé « Cantique du soleil ».

Cantique du soleil

Louange à toi, Seigneur, maître des lumières grâce auxquelles l'ici-bas devient déchiffrable et s'exprime par des couleurs.

Louange au Maître du Soleil – première de ses créatures – qui est comme un bœuf blanc destiné au sacrifice, dans la pâture du ciel.

(...)

Nul ne peut échapper à l'amour né des astres

C'est donc en vain que le registre du péché mortel

S'exalte et vibre

Il retombe en poussière parce que l'observance des saines volontés du Seigneur

L'a réduit ainsi.

Ce que nous attendons c'est la mort.

Elle ne fera pas de mal au poète

Elle est humble

Elle rend grâce

Aucun de ceux qui commencèrent à l'aimer

N'auront été déçus par cet élan irraisonné.

La mort est le ciment des mondes.

François d'Assise

Ce qui est étonnant dans cet hymne à la nature est que son auteur en vient « tout naturellement » à apprivoiser l'expérience de la mort. Sa perception tend à intégrer la mort comme constitutive mais aussi comme seconde face à l'émergence et à l'existence de la vie et du monde. « Mon dieu et mon tout » : disait François d'Assise.

Alors que le poème commence par évoquer la puissance du soleil qui distribue sa chaleur, son énergie à la vie sur Terre, le poète évoque aussi la force destructrice du Mal, la possibilité de destruction présente chez l'humain (cf. *le péché mortel* dans le texte). Mais au-delà, le poète annonce la mort du Mal au profit de la (bonne) Mort, une « dame » qui force le don, l'abandon. Bref, le poète en arrive à trouver une place pour la mort. C'est elle qui fige les vivants dans leurs efforts au travers des pierres, du béton et des mots qui sont écrits. La mort établit des traces, des conventions et des lois. C'est le tiers inscrit, passé qui s'impose au début alors que la vie, ça s'échange, ça se donne et ça se quitte avec le respect de ceux qui s'en vont et le deuil à dépasser pour ceux qui restent : ceux qui restent, vont devoir se passer de ceux qui partent, ils auront appris à faire face...en l'absence de leurs pères : ils deviendront à

leur tour les bergers de la vie, de l'Etre.

Conclusion sur le principe de mortalité

Depuis toujours les sociétés se savent mortelles. Une éclipse du soleil semait la panique, une absence des crues du Nil apportait la famine. Nous nous savons dépendants de la vie du soleil dont nous arrivons à estimer la durée de vie à plusieurs millions d'années. Ce calcul nous laisse le temps de faire des « bêtises »...

Par ailleurs, depuis toujours, nous savons que le plus terrible ennemi des humains est la guerre qui avec la mise au point de l'arme nucléaire est devenue synonyme de destructions, d'exterminations massives. « L'invention de la bombe atomique est un progrès pour la conscience de l'humanité » a pu affirmer Teilhard de Chardin : nous espérons qu'il aura raison.

Même si la menace atomique demeure, une autre a pris consistance : celle d'un bouleversement climatique précipité par des siècles d'industrialisation forcenée.

Bref, l'Humanité est aujourd'hui en danger de croissance, de développement, plus exactement d'un type de développement. Une conception de l'auto-engendrement et de la concurrence des sociétés humaines a oblitéré la présence de l'environnement naturel comme un tiers à respecter.

Le principe de mortalité s'énoncerait comme le fait que toute émergence a un coût, exige une dépense et une perte, à la limite, un don des partenaires, acteurs de la relation, voire leurs disparitions à long terme. Mais ce coût et la violence qui l'accompagne sont moindres quand les partenaires s'articulent dans des structures intégrant le respect d'eux-mêmes, de tous ceux qui sont à leurs sources et au bout de leurs conséquences.

Conclusion générale

Du principe de relativité au principe de mortalité en passant par le principe d'émergence

A l'issue de ces trois cahiers, nous avons tenté de mettre en relation des idées, des matières et des pratiques qui bien souvent s'excluent ou s'ignorent.

Si ce texte a un certain intérêt, un certain sens, il ne peut provenir que de l'effet des relations indiquées ou suggérées entre des matières connues par ailleurs.

Plus précisément, nous avons voulu montrer que le sens de l'existence n'est pas tant de s'inscrire dans le projet que dessinerait un grand Autre qu'il soit un leader, une théorie ou Dieu, mais qu'il réside avant tout dans un phénomène de résonance plus ou moins large qui s'ouvre à autre chose que lui-même. Ce phénomène de résonance devrait entraîner la capacité d'établir, de faire émerger des relations, donc des complicités, des proximités étroites entre des éléments ou des parties de l'Univers pour en créer de nouvelles.

Le sens en tant qu'un au-delà du phénomène de résonance devient très vite un phénomène incommensurable car il est fonction de la qualité des relations qu'un individu tisse avec son environnement, et par là de l'aptitude de l'individu à percevoir les choses et les êtres comme des sources créatrices de relations spécifiques qu'il ne peut connaître à l'avance. Autrement dit, le sens n'est pas dans un savoir mais dans une aptitude à entrer en résonance avec des éléments ou des parties de l'univers pour en faire émerger de nouvelles. Le sens crée de l'Être en créant des êtres. Le savoir scientifique peut contribuer énormément pour repérer ces conditions d'émergence, pour en mesurer la complexité et finalement, pour nous apprendre à en respecter le plus infime élément. La réussite la plus large de cette aptitude peut s'appeler l'amour, son contraire la haine.

Il ne faut pas se le cacher, il y a bien des obstacles à la mise en place de cette aptitude à trouver un sens. La souffrance et la mort mais surtout la fascination pour le pouvoir et la destruction peuvent être perçues comme les plus grands obstacles et les plus insurmontables. De fait, la terreur et la destruction peuvent être perçues par certains comme des voies vers une façon d'être : elles engagent en fait une élimination d'autres êtres et à terme, une autodestruction. Il y a des manières de combattre ces dangers qui les renforcent mais les combattre s'impose. Cet engagement révèle que le choix de la vie oblige à certains moments à un échange, à un don anticipé de sa propre existence.

Dans ce duel entre les forces de vie et de mort, on peut observer une évolution amplifiée par les moyens scientifiques et techniques. Ainsi, dans un rapide parcours historique, nous pourrions lire que dans les temps les plus archaïques où l'humain émergeait à peine, le développement de la personne humaine a été lié à **la participation de l'être humain à un sentiment divin, à un au-delà, à un don divin**, supérieur à la Nature toute-puissance, à la fois bienfaisante et cruelle.

Puis, ce fut dans **un temps dévoilant le sentiment du tragique** attaché aux conflits de devoirs et aux conflits religieux que se sont effectuées la découverte des lois, des mécanismes de la Nature et l'institution de la personne humaine comme centre d'une causalité imprévisible.

Aujourd'hui, il s'agit pour l'humanité **d'échapper au sentiment de l'absurde** et de découvrir, sous peine de connaître un retour brutal aux temps les plus archaïques, ceux des monstres..., que la libération des initiatives, l'exploitation technique des lois naturelles et humaines, et la polarisation sur le moi de la personne humaine ne peuvent être amplifiées sans détruire le tissu social, l'environnement naturel, et sans conduire à une clôture de la société technicienne sur elle-même, à l'image du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley.

Cette clôture sur un égoïsme social cannibalisant l'environnement tend à camoufler d'autres lois scientifiques réelles mais plus difficiles à appréhender parce que plus globales, mais surtout, elle s'efforce d'occulter la mort individuelle et sociale en tant qu'obligation à échanger la vie et à investir dans un au-delà de la consommation immédiate. C'est l'enjeu contemporain.

Paradoxalement, pour survivre dans les temps les plus archaïques, la société exigeait le don chez la personne humaine, alors qu'aujourd'hui, pour vivre dans ces temps aisés, la société n'exige plus que le souci de soi, et elle occulte le don.

Faut-il voir dans ce paradoxe la résultante d'une dérive où l'effort effréné de civilisation pour se préserver des crises, produit son contraire, la barbarie des camps d'extermination et l'apparition des grandes famines ? L'univers a beau être vaste, nous ne pouvons ignorer pareils déséquilibres.

« Eton est réservé exclusivement aux garçons et aux filles des castes supérieures. Un œuf, un adulte. Cela rend l'éducation plus difficile, bien entendu. Mais comme ils sont appelés à prendre des responsabilités, à se débrouiller dans des cas exceptionnels et imprévus, cela ne peut être évité. »

Aujourd'hui, nous vivons dans un monde fini. Ce terme ne veut pas dire qu'il n'y a plus rien à faire mais qu'actuellement, on fait facilement le tour de la Terre, et donc qu'un problème chassé d'un côté, reviendra par l'autre: les nuages atomiques et les virus n'ont pas de frontières... Nous sommes dans un Univers sous contraintes.

Si l'homme veut rester libre, s'il veut rester une personne, il faut qu'il soit attentif à la rondeur de la Terre, qu'il trouve un autre mode de développement plus écologique qui sera aussi une issue au développement du Tiers-Monde, à inclure et pas à exclure.

A.Huxley

L'Humanité ne peut se bâtir sur l'exclusion de la moitié d'elle-même, elle ne peut continuer en conscience son mode de développement actuel. Ce mode ne peut que conduire à des conflits autour des ressources et à de telles exclusions que la guerre et la violence précipiteront les menaces écologiques portant sur la survie même de la Planète.

Ce qu'entraîne une telle prise de conscience, n'est pas une condamnation de la technique mais la perception de trois limites :

- d'abord, celle d'un complexe techno-scientifique qui exploite sans ménagement une nature (végétale) qui a un rendement énergétique bien supérieur à tous les mécanismes existants. Rappelons que le rendement de la synthèse chlorophyllienne est de 98% contre moins de 50% pour les moteurs thermiques. On pourrait donc dire que le système technique actuel est comme un parasite qui menace le corps qu'il envahit... Il faut un autre passage énergétique.

- ensuite, celle d'une culture télévisuelle et virtuelle qui produit un flot d'informations et développe un regard superficiel et une exigence d'immédiateté effaçant le temps de l'élaboration. Cette culture agit comme un écran aux coûts humains et naturels du système social, en soutenant une société de consommation qui dévore ses propres enfants. Cette culture télévisuelle court-circuite le processus éducatif qui a pour enjeu la sublimation des désirs dans le contact avec la résistance matérielle, l'existence des choses et des objets.

- enfin, celle de l'expertise et de son partage. Dans des sociétés hyperdéveloppées, il importe que la classe dirigeante gère, contrôle et améliore les outils technologiques dont les dysfonctionnements et l'abandon plongeraient des masses humaines dans la préhistoire. Un estompement des normes, une « décadence » des compétences par rapport à l'outil comme l'entretien des centrales nucléaires compromettraient le présent mais surtout l'avenir pour des générations entières. Aussi, la recherche en sociologie et en anthropologie devrait s'intéresser prioritairement à la question du vieillissement ou aux conditions et seuils provoquant la désagrégation et de la disparition des sociétés. Etudier comment des sociétés s'aveuglent sur elles-mêmes, comment une démocratie peut disparaître...

Ajoutons que cette expertise devrait être partagée : la démocratie est forte quand une élite est persuadée qu'on peut parler au grand nombre mais cette pratique ne s'improvise pas et exige un vrai désintéressement personnel des hommes politiques et des fonctionnaires de la structure étatique.

En définitive, au-delà de ces mises en garde, il n'y a de faute que dans le degré de connaissance que l'on décide d'avoir des choses et des personnes, et aussi dans le refus de partager, de relayer et de confier l'émerveillement que l'on a du monde, à chacun de nous et de vous, et de toi en particulier. Oh, lecteur !

Bibliographie sommaire

Quatre livres en priorité pour aller plus loin :

La Faim du Tigre de René Barjavel 1966
Le cœur conscient de Bruno Bettelheim 1972
L'heure de s'enivrer de Hubert Reeves 1986
Sous le signe du lien de Boris Cyrulnik 1989
L'espèce fabulatrice de Nancy Huston 2008

Cinq ouvrages dont l'ordre chronologique d'apparition correspond à un ordre de difficulté croissante et donc, à lire de préférence dans cet ordre

Quatre auteurs d'horizons différents :

Un romancier de science-fiction
Un psychanalyste, rescapé des camps de concentration
Un astrophysicien
Un neurologue et psychiatre
Une linguiste et romancière

Précisions et compléments :

Barjavel R. *La faim du tigre*, Edition Denoël, coll. Folio n°847, Paris

Bettelheim B. *Le cœur conscient*, Editions Robert Laffont, Collec. Pluriel n°8305, Paris, 1972

Camus A. *Le Mythe de Sisyphe*, Editions Gallimard, Coll. Idées n°1, Paris, 1942,

Emmanuel F. *La Question humaine*, Editions Stock, Coll. Poches n°15361, Paris, 2000.

Huxley A. *Le meilleur des mondes*, Edition Plon, Coll. Press Pocket n°1438, Paris, 1977,

Morin E. *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Edition du Seuil, Coll. Points n°109, Paris, 1973

Mourgue G. *François d'Assise, le poète de la sainteté*, Edition Julliard, Paris, 1973,

Mounier E., *Traité du caractère*, Edition du Seuil, Coll. Points n°56, Paris.

Musil R. *L'homme sans qualité*, Tome 1, Traduction de Ph. Jacottet, Editions Le Seuil, Coll. Points Roman n°261, Paris, 1956.

Reeves Hubert, *L'heure de s'enivrer L'univers a-t-il un sens ?*, Editions Le Seuil, Coll. Science ouverte, Paris, 1986.

Soljénitsyne A. *Une journée d'Ivan Denissovitch*, Edition Julliard, Coll. 10/18 n°488, Paris, 1963.

Voltaire *Romans et contes*, Edition Garnier-Flammarion n°111, Paris.

Quelques articles de l'auteur du présent essai pour aller plus loin par le biais de la littérature disponibles sur le site :

www.onehope.be

Spee B. *Une lecture éthique-éthylique de Tintin au Tibet ?* La Revue Nouvelle n°12, Bruxelles, décembre 2002

Spee B. « *Piet-Le-Letton ou comment se sauver de l'envie de tuer son frère ?* », La Revue Nouvelle, n° 3, Bruxelles, mars 2003.

Spee B. « *Dom Juan, une figure du terrorisme culturel de l'Occident* », La Revue Nouvelle, n° 8, Bruxelles, août 2004.

Spee B. (2007), *Hergé et le mythe du boy-scout ou la conscience biblique de l'Occident. Lire Tintin avec Lévi-Strauss*

Paru dans les Actes du Colloque *Mythe et Bande dessinée* organisé par le CRLMC de l'Université Blaise Pascal à Clermont-Ferrand (France).

Spee B (2006) *Bruges-la-Morte ou comment échapper au miroir ?*

Objet : L'histoire de l'entrée en folie (une psychose) du héros Hugues Viane, fiction qui est un écho partiel à une situation autobiographique du poète Georges Rodenbach.

Spee B. (avril 2006) *Le Da Vinci Code ou le degré zéro de la littérature ?*

Objet : Quand le critère sexuel devient le critère majeur d'évaluation de l'humanité d'un individu, toute idéalisation devient équivoque, voire problématique : c'est le principe de l'humanisation qui est mis en question.

Sommaire

Introduction: trois cahiers pour trois principes

Premier Cahier

La question du sens de l'existence

ou

le principe de relativité.

- La question
- Comment on glisse d'une question ordinaire vers une question existentielle ?
- Echos du passé...

1. Première essai de réponse : le bonheur

comme sens de l'existence

- Avec Voltaire : l'histoire d'un bon bramin
- Des limites des Lumières
- La tentation des bonheurs faciles :
 1. la tentation du sommeil
 2. la tentation du suicide
 3. la tentation des drogues
 4. la tentation de la technique totale
 5. la tentation de la violence

2. Deuxième essai de réponse : la pensée

comme sens de l'existence

- le principal malentendu : idéalisme ou matérialisme ?
- à propos des « idoles » de la jeunesse : une observation

3. Troisième essai de réponse : l'amour

4. Quatrième essai de réponse : la liberté

5. Cinquième essai de réponse : l'action

Conclusion sur le principe de relativité

Deuxième Cahier
La réponse proposée comme sens de l'existence.
ou
Le principe d'émergence

- le sens comme qualité de la relation
- la structure ouverte du sens
- le chiffre 3 ?
- la personnalisation comme condition préalable d'accès au sens
- le sens et le savoir

Conclusion sur le principe d'émergence

Troisième Cahier
Sciences, puissances et tragédies aux 20^{ème} et 21ème siècles,...
ou
Le principe de mortalité

- Le système social comme substitut au sens de l'existence
- Le surgissement radical de la question du sens comme symptôme du vide culturel de nos sociétés
- Quelle régulation dans les sociétés techniciennes ?
- Une régulation interne ou externe ?
- La menace d'une dépersonnalisation ou d'une perte de sens
- La question du sens dans une société folle
- Comment rester une personne humaine dans une société folle ?
- Que faire face aux dangers d'un totalitarisme politico-scientifique ?
 1. la redécouverte de la culture traditionnelle à partir des sciences.
 2. la subversion de la logique de la puissance inscrite dans le développement des sciences :
 - la question du sens et des évolutions
 - les limites internes aux mathématiques
 - une limite plus générale : l'écologie
 - la limite de l'écologie en tant que science
 - la dimension religieuse

Conclusion sur le principe de mortalité

Conclusion générale

Bibliographie

Des lectures pour aller plus loin